NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

76 N° 2 1954

# Soloviev était-il catholique ou orthodoxe ?

Michel GAVRILOFF

p. 155 - 175

https://www.nrt.be/en/articles/soloviev-etait-il-catholique-ou-orthodoxe-2444

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# Soloviev était-il catholique ou orthodoxe * ?

Soloviev était-il catholique ou orthodoxe?

On dit généralement qu'au début de son activité il était orthodoxe; qu'entre 1882-1890, il se laissa entraîner vers le catholicisme, tout en restant officiellement orthodoxe; et que finalement, ayant perdu toutes ses illusions sur le catholicisme, il prouva sa fidélité à l'orthodoxie en recevant les derniers sacrements des mains d'un prêtre orthodoxe. J'essaierai de démontrer ici que toute cette thèse ne correspond pas à la réalité.

En fait, Soloviev resta toujours tourné vers Rome et, après l'avoir reconnue comme le vrai centre de la chrétienté, lui demeura fidèle; Soloviev n'abjura jamais la vraie tradition de l'Eglise d'Orient telle qu'il l'avait conçue. En conséquence, dans le système de Soloviev, le catholicisme occidental et l'orthodoxie orientale ne s'opposent pas, mais se complètent.

*Leçons sur le Théandrisme.*

Dans son ouvrage de jeunesse (l'auteur avait alors vingt-quatre ans) intitulé : « Leçons sur le Théandrisme » (le « divino-humain »), publié en 1877, Soloviev dit déjà que l'Eglise n'a pas atteint jusqu'à présent la plénitude de l'union théandrique dans la société : *l'élément humain prédomine en Occident et l'élément divin en Orient.* Il prévoit l'union organique de l'Orient et de l'Occident chrétiens dans l'*Eglise universelle,* en affirmant que l'Orient et l'Occident ont tous deux leur part de vérité et d'erreurs [1].

L'erreur du *catholicisme occidental* consiste dans le développement unilatéral de *l'élément humain. Notamment, le pouvoir extérieur* est élevé au rang de principe absolu. La foi chrétienne devient une forme accidentelle, tandis que l'essence et la fin consistent dans la domination de la hiérarchie.

Le Soloviev de cette époque condamne, remarquons-le bien, la tendance, qu'il voit dans l'Eglise Romaine, à substituer au Christ

---

* *N.d.l.R.* — L'article que nous publions présentement, paru en langue russe, sous forme très abrégée, comme introduction à une récente édition de « *L'idée russe* » de Vladimir Soloviev (éd. « Vie avec Dieu », Louvain-Bruxelles, 1952, pp. 1-6), émane d'un russe catholique, résidant à Paris, M. Michel Gavriloff. Il nous a paru bon, *à titre purement documentaire,* d'ajouter cette pièce intéressante à un procès toujours ouvert concernant la « conversion » de V. Soloviev, et à propos de laquelle notre Revue a publié récemment un article de M. l'abbé de Visscher (*N.R.Th.*, 1953, p. 33-47).

1. Leçons 11 et 12; cfr l'édition anglaise de cette œuvre : *Lectures on Godmanhood,* Londres, Dobson, 1948, p. 201-207.

le pouvoir hiérarchique, mais — il faut le souligner — il ne fait que rejeter l'idée d'une autorité fausse et ne s'élève guère contre le principe même d'autorité. C'est ici qu'il s'éloigne de la doctrine slavophile et en particulier de Khomiakoff, dont l'ecclésiologie n'admet pas le principe d'autorité.

Mais l'*Orient chrétien,* lui aussi, ne reste pas sans reproche. La vérité révélée y demeure inactive parce que l'élément humain, hypertrophié en Occident, s'est trouvé trop faible, impuissant même, en Orient. Il faut donc qu'une union organique et synthétique se produise entre les chrétiens d'Orient et d'Occident.

On ne voit pas clairement si, pour le jeune Soloviev, cette hypertrophie de l'élément hiérarchique ou institutionnel, qu'il croit constater dans l'Eglise d'Occident, représente une déviation, un certain écart de la norme idéale ou s'il faut y voir l'essence même de cette Eglise, sa norme idéale. Cette question préoccupera plus tard Soloviev, mais il semble bien que, même dans sa jeunesse, il avait penché vers la première solution.

L'assassinat de l'empereur Alexandre II (1881) pose devant Soloviev la question des destinées de la Russie, des chemins qu'elle doit suivre pour accomplir sa mission historique.

C'est précisément à ce moment, comme s'il était désireux de sauver les restes de son héritage slavophile, que Soloviev, pour la première et unique fois, s'élève, dans les articles publiés à cette époque, contre la papauté et la qualifie de tradition antichrétienne : Rome éleva le mensonge au rang du dogme.

Cette thèse, formulée dans un article, n'y a pas été et n'a pu y être démontrée.

Par où pèche le dogme du Vatican? En quoi consiste la vraie doctrine de l'Orthodoxie orientale au sujet de l'autorité et en quoi consiste ici la différence essentielle entre le catholicisme romain et l'orthodoxie orientale? Voilà les questions que Soloviev laisse dans l'ombre et qui devaient être expliquées et éclaircies, pour que la thèse elle-même puisse subsister.

La question de la papauté est ainsi placée au centre du problème et c'est là l'essentiel.

S'étant en effet mis à l'étude approfondie de la question, Soloviev découvre que la doctrine de la papauté, telle qu'elle est contenue dans la tradition de l'Eglise catholique, est radicalement différente de cette même doctrine, telle qu'elle est présentée dans les manuels courants de la théologie orthodoxe et dans la polémique anticatholique.

Mais, chose plus importante encore, il découvre aussi que la vraie doctrine de l'Eglise orientale au sujet de l'autorité dans l'Eglise est essentiellement la même que celle de l'Eglise catholique romaine, c'est-à-dire : *que la vraie doctrine de l'Eglise Orthodoxe d'Orient reconnaît la papauté et le dogme du Vatican.*

Remarquons que l'évolution des idées de Soloviev entre 1881-1883 n'a pas un caractère brusque : il ne s'agissait pas d'accepter ou de repousser l'idée même de l'autorité suprême, dans l'Eglise universelle; il s'agissait de vérifier si, en réalité, elle est falsifiée à Rome. On peut donc affirmer que la reconnaissance de la papauté se trouve contenue en germe et implicitement déjà dans les « *Leçons sur le Théandrisme* ».

Le développement de ces idées de Soloviev peut être suivi dans son ouvrage paru en 1883 sous le titre de « La Grande Querelle et la politique chrétienne [2] ».

Commençons par l'autorité. Puisqu'aucune Eglise, sauf l'Eglise de Rome, n'est jamais apparue comme ayant une valeur universelle, il est clair qu'aucun siège épiscopal, autre que le Siège de Rome, ne peut être reconnu comme centre de la chrétienté. D'autre part, de l'essence absolue et éternelle de l'Eglise découle la nécessité de l'autorité suprême dans l'Eglise terrestre, et cette autorité se trouve conditionnée par son état temporel, propre à l'Eglise militante. C'est pourquoi les prérogatives du pouvoir papal ne peuvent s'étendre aux bases éternelles de l'Eglise.

En effet, en ce qui concerne *l'administration des sacrements*, le pape n'est pas supérieur aux évêques; en ce qui concerne *la vérité révélée*, il n'est pas supérieur aux laïcs; tout comme un laïc, le Pape ne peut être la source première de la vérité dogmatique; il n'a pas le droit de proclamer de nouvelles révélations ou de nouvelles vérités qui ne sont pas contenues dans la Révélation divine, donnée à toute l'Eglise. Les prérogatives du pouvoir papal se réduisent à *la direction des affaires terrestres de l'Eglise* : pour mieux diriger et pour mieux appliquer les forces communes et particulières aux besoins de la cause de Dieu, à une époque donnée, le Pape dispose de l'élément humain de l'Eglise, de son ordre de bataille temporel. *Le pouvoir papal n'est donc pas une fin, mais un moyen.*

Les Papes doivent agir non pas pour l'amour de leur pouvoir mais, en vertu de ce pouvoir, pour le bien commun de l'Eglise. C'est pourquoi les prérogatives de la primauté romaine ne sont pas les prérogatives de la domination, mais bien celles du service.

En présentant ainsi la doctrine catholique, Soloviev se sépare de toute la polémique anti-catholique qui parlait du pape comme d'une pythie ou comme d'un prophète annonçant de nouvelles révélations, pouvant même contredire la tradition de l'Eglise.

Mais tout en reconnaissant la papauté, il condamnait *le papisme* en signifiant par ce terme toutes les déviations de la vérité chrétienne

2. L'ouvrage vient d'être publié en français sous le titre : « *La grande controverse et la politique chrétienne* » (Orient-Occident), Paris, Aubier, 1953.

qu'on peut observer non pas dans la doctrine de l'Eglise d'Occident, mais dans sa vie réelle. Ce *papisme* se réduit à l'attribution d'une importance extraordinaire au pouvoir hiérarchique. Dans *le papisme* le pouvoir hiérarchique, loin d'être *un moyen* nécessaire pour rendre la vie plus conforme aux idéaux de l'Eglise, devient une *fin* par lui-même. Dans sa forme extrémiste, le papisme équivaut à une obéissance tout extérieure au pape, à une reconnaissance tout extérieure de l'autorité papale qui remplace et évince tout.

Le jugement de Soloviev sur la papauté et l'orthodoxie reçoit une forme définitive dans son ouvrage : « *La Russie et l'Eglise universelle* » publié en langue française et en France, en 1889 [3].

Sa position idéologique s'appuie sur deux données essentielles. C'est d'abord l'étude approfondie du chapitre XVI de S. Matthieu, du fameux passage « Tu es Petrus » et ensuite l'étude attentive de l'activité du pape saint Léon le Grand, qui, plus de mille ans avant le Concile du Vatican, avait déjà enseigné la doctrine de *l'infaillibilité pontificale* et qui, loin d'être condamné par l'Eglise, en particulier par l'Eglise d'Orient, a été reconnu par elle comme un saint et comme un fondement de l'Orthodoxie.

La base divine du pouvoir de saint Pierre et de ses successeurs, enseigne Soloviev, est reconnue par la tradition de l'Eglise d'Orient. Elle a été reconnue par les pères des sept conciles oecuméniques, par les Pères et les docteurs de l'Eglise que Soloviev énumère.

Et, après avoir rapporté l'histoire du brigandage d'Ephèse (449), le fameux « contradicitur » d'Hilaire, diacre et légat de l'Eglise romaine, en réponse aux violences de Dioscore, Soloviev concluait son enquête historique par ces mots :

« Pour rejeter comme une usurpation et une erreur la primauté du pouvoir et l'autorité doctrinale du Siège Romain, il ne suffit pas, comme on le voit, de déclarer usurpateur et hérétique un homme tel que saint Léon le Grand : il faut encore accuser d'hérésie le concile oecuménique de Chalcédoine et toute l'Eglise Orthodoxe du V^e^ siècle. Telle est la conclusion qui découle avec évidence des témoignages authentiques [4] ».

En conséquence, il déclarait à la fin de la préface de son livre :

« Comme membre de la vraie et vénérable Eglise orthodoxe orientale ou gréco-russe, qui ne parle pas par un synode anticanonique, ni par des employés du pouvoir séculier, mais par la voix de ses grands Pères et Docteurs, je reconnais pour juge suprême en matière de religion, celui qui a été reconnu comme tel par saint Irénée, saint Denis le Grand, saint Athanase le Grand, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille, saint Flavien, le bienheureux Théodoret, saint Maxime le Confesseur, saint Théodore le Studite, saint Ignace, etc., à savoir l'apôtre Pierre qui vit dans ses successeurs et qui n'a pas entendu en vain les

3. Cfr 5^e^ édit., Paris, Stock, 1922.
4. *Op. cit.*, p. 202.

paroles du Seigneur : *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo Ecclesiam meam. Confirma fratres tuos. Pasce oves meas*[5] ».

Mais quel jugement porter sur les rapports actuels entre l'Eglise catholique Romaine et l'Eglise orthodoxe ou gréco-russe? La séparation existante a-t-elle un fondement réel?

Soloviev répond par la négative : *Il n'y a pas de différence entre la foi catholique et la foi orthodoxe.* D'abord, parce qu'aucune autorité reconnue par l'Eglise orthodoxe n'a jamais condamné les dogmes de l'Eglise catholique; d'autre part, parce que la tradition orthodoxe contient tous les dogmes de l'Eglise catholique explicitement ou implicitement. Les vérités soi-disant contraires à l'Orthodoxie sont contenues en fait dans la tradition orientale orthodoxe, patristique et liturgique, et tout orthodoxe qui a conscience de son orthodoxie est à la fois catholique et orthodoxe.

Quant aux opinions particulières, même celles, exposées à telle ou telle époque, sous une forme ou une autre, par la hiérarchie de telle ou telle Eglise locale, elles ne constituent pas encore la doctrine officielle de l'Eglise.

La séparation est une *séparation de fait* et *non de droit,* puisqu'on ne peut trouver dans l'histoire aucun moment, où l'Eglise catholique Romaine et l'Eglise orthodoxe d'Orient se soient excommuniées ou anathématisées d'une manière canoniquement valide.

La séparation qui existe *n'est pas un schisme,* mais une interruption des rapports, — interruption *de facto* et incomplète — entre les représentants officiels des Eglises d'Orient et d'Occident.

Mais quelle est l'importance d'une réunification de ces Eglises? A quoi servira-t-elle?

Elle sera, répond Soloviev, le premier pas vers la réalisation de l'idéal théocratique.

L'idéal théocratique, c'est l'humanité entière devenue chrétienne et réunie sous une monarchie chrétienne universelle. A la tête de cette monarchie se trouverait un monarque, qui se soumettrait librement à l'autorité spirituelle du Pontife Universel, le Pape. Dans une théocratie libre il n'y aura pas de problème de la soumission juridique du monarque au pontife. La politique temporelle doit être subordonnée à celle de l'Eglise, non par assimilation de l'Eglise à l'Etat, mais par assimilation de l'Etat à l'Eglise. Ce ne sont pas les pontifes qui deviendront rois, mais tout au contraire ce sont les rois qui devront s'élever à l'union morale avec de vrais pontifes. L'Eglise doit attirer à elle les forces du monde sans se laisser entraîner dans leur lutte aveugle et immorale.

---

5. *Op. cit.*, p. LXVI.

Un troisième élément, un élément prophétique vient s'ajouter à cette harmonie entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel. La vocation d'un prophète libre est de servir d'intermédiaire entre la royauté et le sacerdoce, de rappeler à l'un et à l'autre les devoirs de leur service.

*La réalisation de l'idéal théocratique est la mission de la Russie.* C'est là la nouvelle parole qu'elle doit dire au monde. L'union du Tzar russe et du Pontife Romain, telle est la voie universelle et théocratique qui sauvera l'humanité.

Et le premier pas sur cette voie est l'union des Eglises.

Comment Soloviev concevait-il les formes extérieures de cette union?

Il avait de longs entretiens à ce sujet avec l'évêque de Bosnie et de Croatie, Mgr Strossmayer. Il alla lui-même en Croatie en 1886 et écrivit ensuite un mémoire contenant un projet d'union.

Après avoir développé ses idées sur l'identité de la foi et sur l'absence de schisme formel, Soloviev souligne la différence *entre le Pape, chef de l'Eglise Universelle,* et le *Pape, Patriarche de l'Occident latin.*

Après l'union, l'Eglise catholique restera romaine, parce qu'elle conservera toujours à Rome le centre de l'unité universelle, mais elle ne sera plus uniquement *latine* ou *occidentale,* comme elle l'est aujourd'hui dans son organisation uniforme. *C'est l'Eglise de Rome et non l'Eglise latine,* qui est mère et maîtresse de toutes les Eglises, *Mater et Magistra omnium Ecclesiarum.* C'est *l'Evêque de Rome,* et *non pas le Patriarche d'Occident* qui parle infailliblement, *ex cathedra.*

Aussi la première condition de l'union est-elle le *maintien intégral non seulement du rite oriental* mais *aussi de toute l'organisation autonome de l'Orient,* telle qu'elle existait avant la séparation.

Le mémoire de Soloviev fut publié en 10 exemplaires, dont un fut envoyé au pape Léon XIII.

Quels furent les résultats de la prédication de Soloviev?

On prétend généralement que les idées de Soloviev n'ont reçu aucun écho ni en Occident, ni en Orient.

Après avoir lu la brochure de Soloviev, « L'idée russe » (1888), où l'auteur affirme que le retour de la Russie à l'unité catholique apporterait la paix et la bénédiction à la famille des nations, le pape Léon XIII se serait exclamé : « Bella idea, ma fuor d'un miracolo è cosa impossibile! » (Une belle idée, mais à moins d'un miracle, c'est chose impossible [6]!).

Et cependant, il ne faudrait pas croire que les idées de Soloviev

6. Lettre de Soloviev à son frère Michel, du 16-28 déc. 1888. *Lettres,* IV, 119, Saint-Pétersbourg, édit. « Vremia », 1923.

n'ont trouvé aucun écho dans le monde occidental. On peut même affirmer que la solution proposée par Soloviev a été approuvée et adoptée par le pape Léon XIII. Les idées du pape sur l'union furent recueillies à Rome par un groupe d'ecclésiastiques et en particulier par un père Bénédictin, Dom Gérard Van Caloen, qui a publié dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 déc. 1894 (p. 873-881), un article sous le titre : « Rome et la Russie », inspiré par ce grand Pontife, reprenant tout le projet de Soloviev et surtout la distinction établie entre le Pape, Pontife Universel, et le Pape, Patriarche d'Occident.

L'écho rencontré en Russie ne fut pas aussi favorable. Certains témoignages prouvent cependant que là aussi les idées de Soloviev suscitèrent parfois un vif intérêt.

On peut citer le compte rendu d'un entretien de Soloviev avec des religieux érudits, membres du personnel enseignant de l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg (7 avril 1886). Il est curieux que l'initiative de l'entrevue ait été prise non par Soloviev mais par les représentants du clergé orthodoxe.

Voilà ce qu'en rapporte une lettre de Soloviev au prêtre catholique croate François Ratchki (29 juin 1886).

« Les derniers temps de mon séjour à Saint-Pétersbourg, j'ai été invité à l'Académie Ecclésiastique pour m'y entretenir familièrement de l'union. Etaient présents le recteur adjoint de l'Académie, l'archimandrite Antoine, quelques moines, et les étudiants du cours supérieur. Je suis resté très satisfait de cet entretien, ce qui n'a pas beaucoup plu à nos chefs ecclésiastiques, c'est-à-dire laïques. Aussi, pour compenser le scandale de mes paroles, on invita un certain père Naoumovitch à venir parler aux étudiants de l'Académie.

» Je serais très heureux de parler en public, mais par malheur, chez nous, les disputes ouvertes ne sont pas admises et je ne sais même pas ce qu'a dit le Père Naoumovitch aux étudiants [7] ».

Cette causerie avait eu lieu le 7 avril et le lendemain Soloviev avait écrit à l'archimandrite Antoine une lettre pleine de joie :

« Hier je me suis senti dans une société vraiment chrétienne, dévouée pleinement à la cause de Dieu. C'est ce qui m'encourage et me donne de l'espoir. Pour ma part, je peux vous confirmer dans votre espoir que je ne passerai jamais au latinisme [8] ».

En comparant cette lettre aux idées que Soloviev avait exprimées, cette année-là, sur la différence entre le catholicisme universel et le latinisme, on peut deviner que l'entretien du 7 avril avait porté sur ce sujet.

Remarquons que c'est précisément en ces années 80, à l'époque

7. *Lettres*, I, 165, éditions des Lettres de Soloviev par E. L. Radlov, 21, Saint-Pétersbourg, « Obtchestvemaia Polza », 1908.
8. *Lettres*, III, 187, même édit., 1911.

où Soloviev est notoirement attiré par le catholicisme, qu'il insiste tout particulièrement sur sa fidélité à l'Orthodoxie, à la vraie tradition de son Eglise d'origine. C'est là le trait caractéristique de toute l'ecclésiologie de Soloviev : le « catholicisme », c'est-à-dire la reconnaissance de l'autorité universelle de la Chaire de Saint Pierre comme institution divine, se présente à son esprit comme découlant de la tradition orthodoxe orientale la plus pure. Pour Soloviev, ce n'était plus Rome qui faisait les premiers pas mais c'était, en sa personne, l'Orient orthodoxe qui tendait la main à Rome.

En 1890, un maître de conférences de l'Académie ecclésiastique de Saint-Pétersbourg, le hiéromoine Antoine, fait une série de cours publics sur « La Supériorité du christianisme orthodoxe sur la doctrine papiste de Vl. Soloviev », « au nom de l'ancienne tradition de l'Eglise orthodoxe d'Orient ».

Sans se préoccuper du contenu de ces conférences auxquelles il ne porte aucun intérêt, Soloviev déclare dans une lettre à l'administration du journal « Temps nouveau » — « Novoié Vriemia » :

1) Je n'ai jamais changé de religion, et je ne crois pas que le R. P. Antoine ait le droit de m'excommunier.

2) Je suis toujours prêt à justifier mes convictions et à exposer dans un débat public la raison pour laquelle je me sens en parfait accord avec la doctrine orthodoxe, basée sur la Parole divine, sur les décisions des sept conciles oecuméniques et sur le témoignage des Saints Pères et Docteurs de l'Eglise [9] ».

« Je considère ma conception du christianisme, écrit Soloviev en 1891 dans une autre lettre [10], comme entièrement conforme avec la doctrine de la Sainte Eglise orthodoxe contenue dans la Sainte Ecriture, dans les définitions dogmatiques des sept conciles et dans les œuvres des Saints Pères depuis les Pères apostoliques jusqu'à S. Maxime le Confesseur, S. Jean Damascène, S. Théodore le Studite, S. Tarase et S. Ignace de Constantinople. »

La liste des Pères est complétée ici par les noms de saint Tarase et de saint Jean Damascène.

Il est évident qu'en défendant une pareille thèse on ne pouvait même pas parler de passage au catholicisme. A quoi les orthodoxes pourraient-ils se convertir puisqu'ils sont déjà catholiques? Tant que l'union visible n'est pas réalisée, on ne peut parler que de passage à l'Eglise Latine. Or, Soloviev n'admettait pas ce passage pour lui-même, sans jamais le condamner chez les autres.

Et dans les lettres qu'il écrit entre 1883 et 1889, il souligne d'une part sa fidélité à l'Orthodoxie, d'autre part sa fidélité à Rome. Voici par exemple sa lettre à l'Archimandrite Antoine :

« Je reviens de l'étranger où j'ai appris à mieux connaître l'Eglise d'Occident pour l'avoir vue de plus près sous son bon et sous son mauvais jour. En somme je suis rentré en Russie plus orthodoxe que je ne l'étais en partant [11]. »

9. *Temps Nouveaux*, 25-2-1890, N° 5026; *Lettres*, III, 178.
10. *Messager de Moscou*, N° 304 du 3.XI.1891; *Lettres*, III, 204-208.
11. *Lettres*, III, 189.

Et voici une autre : « Je confesse, écrit-il dans une lettre (à Martynoff 19.VIII.1887) que l'Eglise Catholique romaine qui a remplacé l'Empire romain pour l'humanité régénérée, est destinée par la volonté de Dieu à exercer jusqu'à la fin des siècles une souveraineté universelle sur la terre. Je ne peux considérer toute mon activité autrement qu'au service de cette puissance. Ce m'est un devoir de conscience. Que l'on serve en qualité d'allié-volontaire ou en qualité de soldat régulier, ceci n'est qu'une question de commodité pratique et la solution dépend de la situation personnelle de chacun. »

On dit souvent que Soloviev après avoir perdu toutes ses illusions sur la possibilité de réalisation pratique de ses projets cessa de prêcher l'union.

Cependant, c'est justement à l'époque où il prêche le plus activement l'union que Soloviev admet l'impossibilité de sa réalisation.

Mais cette impossibilité ne donne pas le droit à un chrétien de renoncer à travailler pour l'union. Déjà en 1885 il écrit :

« Si la Providence qui utilise les adversités pour faire avancer son œuvre (διὰ τῶν ἐναντίων ἐργάζεται) veut mener l'Eglise vers l'unité par le moyen des divisions, c'est là son affaire. Quant à nous, notre devoir est de nous opposer aux divisions, à moins que nous ne voulions servir la cause de l'union des Eglises, comme Judas a servi la cause de la Rédemption, en livrant Jésus-Christ à la mort [12]. »

Nous arrivons ici à la dernière partie de la doctrine de Soloviev. L'union des Eglises est nécessaire pour créer la vraie théocratie libre, qui est indispensable pour christianiser la vie.

Le rôle décisif appartient en l'occurrence à la Russie, seul pays monarchique, capable d'accomplir une telle mission, à condition de s'adonner au service de l'humanité en renonçant à son égoïsme national.

Mais si la Russie ne suit pas ce chemin?

Dans ce cas, le triomphe du mal est imminent — c'est-à-dire l'avènement de l'Antéchrist et la fin du monde. La vision de la fin de l'histoire et celle de l'Antéchrist ne quitte pas Soloviev, dès le début de sa prédication.

Plus tard, dans les lettres à son ami français Tavernier (1894-1896), Soloviev ne cesse de parler de la fin du monde et de la nécessité de s'unir autour de Rome, centre de la chrétienté.

Voici comment on peut reconstituer la marche de ses idées. L'édification d'une théocratie universelle est liée aux destins de la Russie. Mais la Russie est incapable d'accomplir cette mission et la fin du monde est imminente. L'idée théocratique reste l'idée motrice de la politique chrétienne, mais l'unité de l'humanité ne sera pas réalisée. C'est pourquoi la convocation d'un Concile oecuménique, manifestation visible de l'union latente entre l'Orient et l'Occident, est impossi-

12. *Lettre à Phil. du* 2.V.1885; *Lettres*, IV, 165.

ble. Cependant l'union des chrétiens autour de Rome doit se faire. Mais elle se fera librement dans la mesure de la conscience de chacun.

Tout ceci est très important pour l'interprétation de la dernière œuvre de Soloviev, « Les trois Entretiens » (écrite en 1899 et publiée après sa mort). Cette œuvre est particulièrement intéressante parce qu'au témoignage de Soloviev lui-même elle donne une expression définitive à son ecclésiologie. Le récit de l'avènement de l'Antéchrist sur lequel elle se termine est particulièrement intéressant pour nous.

D'après Soloviev, le sort réservé aux confessions chrétiennes est le suivant : le catholicisme seul conserve sa valeur supranationale et cosmopolite. Les anglicans adhèrent au catholicisme. Quant aux autres confessions, elles deviennent des groupes religieux nationaux. L'orthodoxie, en particulier, devient une confession spécifiquement russe.

« L'orthodoxie russe, après que la situation de l'Eglise eût été modifiée par les événements politiques, avait perdu des millions et des millions de prétendus fidèles qui ne lui appartenaient que de nom; en revanche, elle goûtait la joie de se voir réunie à la meilleure partie des Vieux Croyants et même à beaucoup de sectes, douées d'un véritable esprit religieux. Sans grandir en nombre, cette Eglise rénovée croîtrait en force spirituelle [13]. »

Remarquons déjà que, pour Soloviev, la marche vers l'unité n'entraîne nullement la décomposition des Eglises et des confessions existantes. L'unité sera le fruit de leur perfectionnement.

La Russie n'apporte rien de nouveau, ne participe pas à la création d'une théocratie libre, mais, de tous les gouvernements athées, seul le gouvernement russe laisse entrer le pape dans son pays : expulsé de Rome, le Pape vient, après de longues pérégrinations, s'installer à Saint-Pétersbourg.

Les rapports entre les deux cultes s'améliorent; l'orthodoxie se rapproche de la Papauté.

En fondant l'Eglise sur Pierre, le Christ avait en même temps aboli l'Empire païen et transformé la monarchie de César en monarchie du Christ. Telle avait toujours été la conception de Soloviev sur la Russie et l'Eglise universelle. L'expulsion des papes de Rome équivalait à l'abolition de la monarchie visible du Christ et devait amener la reconstitution, si éphémère soit-elle, de l'empire des Césars. C'est ce qui se produit dans les « Trois Entretiens ». D'après le système théocratique de Soloviev, le pouvoir terrestre pouvait se passer de Dieu jusqu'à l'établissement de l'Eglise sur la terre. Mais ensuite, le pouvoir terrestre doit se soumettre à l'Eglise. Aucune séparation de l'Eglise et de l'Etat n'est plus possible. Une telle séparation ne peut être que fictive et doit provoquer nécessairement la venue de l'Anté-

13. *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion*, édit. Tavernier, Paris, Plon-Nourrit, 1916, p. 193-194.

christ. C'est ce qu'on voit dans les « Trois Entretiens ». L'Empire Romain reconstitué est l'empire de l'Antéchrist, sorti des loges maçonniques [14].

On connaît la scène fameuse qui termine l'ouvrage : l'Antéchrist convoque un concile oecuménique à Jérusalem, le jour de l'Exaltation de la Sainte Croix (14 septembre), en vue de réaliser la réunion des communautés chrétiennes. Les fidèles des diverses confessions sont groupés autour de trois personnages : le Pape, le vénérable Père Jean (orthodoxe) et le Professeur Pauly (protestant).

L'Antéchrist leur tient à tous un discours très habile, dans lequel il leur promet la sauvegarde de toutes leurs valeurs religieuses particulières. Aux catholiques, il se présente comme leur unique défenseur et protecteur et leur demande, en signe d'adhésion, de le rejoindre sur l'estrade :

« ...Et presque tous les princes de l'Eglise catholique, cardinaux et évêques, la plupart des laïcs croyants et plus de la moitié des moines montèrent sur l'estrade.

Seuls restent en place le Pape Pierre II et les catholiques fidèles qui refusent cette ingérence du pouvoir laïc dans l'Eglise. Et de leur cercle serré monte cette rumeur sourde : « Non praevalebunt, non praevalebunt portae inferni ! »

L'Antéchrist s'adresse ensuite aux orthodoxes et leur demande impudemment de le reconnaître sans réserve comme véritable chef et Seigneur.

« La plupart des prélats de l'Orient et du Nord, la moitié des vieux croyants et plus de la moitié des orthodoxes, prêtres, moines et laïcs, montent sur l'estrade avec des cris de joie.

» Mais le Père Jean... quitta son banc et alla s'asseoir près du Pape Pierre et de son groupe. Derrière lui se rassemblèrent les autres orthodoxes qui n'étaient pas montés sur l'estrade [16]. »

Il en est de même des protestants, à cette différence près que la plupart des savants théologiens apostats montent sur l'estrade « avec une certaine lenteur et comme avec hésitation ». Le Professeur Pauly reste à sa place et finit, lui aussi, comme tous les Protestants fidèles, par s'unir aux chrétiens groupés autour du Pape.

C'est à ce groupe, rassemblé autour du pape, toujours assis, immobile et droit, au milieu de la salle du Concile, que l'Empereur adresse sa dernière question :

14. D'après le témoignage du prince E. Troubetzkoï, « dans ses entretiens avec ses amis, dès le début des années 90, Soloviev exprimait souvent l'idée que l'établissement du Royaume de l'Antéchrist serait l'affaire des francs-maçons occupés aujourd'hui même à lutter contre le Christ et le christianisme. » (*La conception du monde de Vl. Soloviev*, 1913, (en russe), t. II, p. 94.

15. *Op. cit.*, p. 200.

16. *Op. cit.*, p. 201-202.

« Et pour vous qu'y a-t-il de plus cher dans le christianisme? »

« Alors, pareil à un cierge blanc, le père Jean se dresse. Avec douceur il répondit :

« Ce qui nous est le plus cher dans le christianisme, c'est le Christ lui-même et tout ce qui vient de Lui, car nous savons qu'en Lui réside corporellement la plénitude de la Divinité. Mais de toi aussi, Seigneur, nous sommes prêts à accepter tout bienfait, pourvu que, dans ta main généreuse, nous reconnaissions la sainte main du Christ.

» A ta question — que peux-tu faire pour nous? — voici notre réponse sincère : ici, maintenant, devant nous, confesse Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui s'est incarné, qui est ressuscité, qui viendra de nouveau — confesse-Le et nous t'accueillerons avec amour, comme le véritable précurseur de son second et glorieux avènement... »

Le visage de l'empereur, où passait l'ombre de la mort, devint tout convulsé et de ses yeux jaillirent des étincelles... ...

Le père Jean eut un sursaut d'horreur et se tournant vers la foule s'écria d'une voix étranglée :

« Mes petits enfants!, c'est l'*Antéchrist* [17] ! »

Le rôle du père Jean dans ce passage a attiré l'attention de beaucoup de critiques russes qui ont souligné que ce n'est pas l'Occident catholique, mais bien l'Orient orthodoxe qui dénonce l'Antéchrist. On en tire la conclusion suivante : Soloviev, qui s'était laissé entraîner vers le catholicisme pendant la première période de sa vie, abandonne finalement ses sympathies catholiques.

Il apparaît cependant qu'une telle interprétation unilatérale est inacceptable.

Remarquons d'abord que dans les « Trois Entretiens », Jean n'a pas dénoncé l'Antéchrist lorsqu'il était encore séparé du Pape; il le fait seulement plus tard, lorsqu'il est en état de communion avec lui. L'union visible des Eglises est déjà réalisée de facto au moment où les groupes se rassemblent autour du Pape. Ce n'est pas le pape Pierre II qui va s'asseoir auprès de Jean ou auprès de Pauly, mais bien au contraire ce sont ces derniers qui viennent au Pape.

Il est vrai que Jean a prononcé le premier le nom même d'Antéchrist, en l'appliquant à l'empereur. Cependant il n'est pas prouvé que Jean l'ait reconnu le premier. Les catholiques fidèles au pape l'avaient déjà compris, qui s'étaient mis à murmurer : *non praevalebunt portae inferni*. Ils voyaient les forces de l'enfer sur l'estrade. Tant que l'Antéchrist n'avait pas précisé ses intentions, Jean avait gardé le silence. D'ailleurs la proclamation de Jean est à elle seule insuffisante. Il est certes le premier à formuler la vérité sur la personne de l'empereur. Mais ses paroles n'ont pas la valeur d'un jugement d'une vérité dogmatique. Son affirmation a besoin d'être confirmée. Ce sera là le rôle de Pierre : il a seul le pouvoir de porter un jugement infaillible sur la vérité religieuse.

17. *Op. cit.*, p. 203-205.

Soloviev n'a jamais refusé à l'Orient chrétien la capacité d'énoncer certaines vérités religieuses, mais il reconnaissait à la seule papauté le pouvoir de confirmer ces vérités et de leur donner une garantie objective. Dans la description du « Brigandage d'Ephèse », l'archevêque Flavien, lui aussi, disait la vérité, mais cela ne suffisait pas.

En outre, Jean refuse d'avoir affaire à un empereur sans religion, qui ne se soumet pas au Christ. La neutralité du pouvoir temporel dans les questions de foi ne le satisfait pas : il demande à l'empereur de confesser la vérité chrétienne. C'est donc que Jean demeure ferme dans sa foi, ferme sur le principe de la théocratie. L'empereur qui accepterait de remplir les exigences de Jean serait un empereur chrétien. Or l'empereur chrétien est soumis à l'autorité spirituelle de l'Eglise, car l'Eglise et le Christ ne font qu'un. Seul un tel empereur peut être le précurseur du second Avènement.

Jean est foudroyé par la force satanique. Et l'Empereur-Antéchrist s'arroge aussitôt le droit de se proclamer l'empereur de Rome et de l'univers, souverain chef et seigneur de toute chrétienté.

Si le Concile s'était arrêté là, le christianisme aurait été vaincu et la dénonciation de Jean aurait été vaine. Nous pourrions demander comme le faisait Soloviev à l'époque de la « Russie et l'Eglise Universelle » : « Où donc est-elle l'Eglise infaillible et inviolable du Christ? »

Soloviev donne ici exactement la même réponse que dix ans auparavant en relatant le « Brigandage d'Ephèse ».

« Soudain, une parole sonore et claire emplit le temple : — Le « Contradicitur » retentit à travers la salle ». C'est le pape Pierre II qui se lève et qui prononce la formule orthodoxe en réponse à la formule hérétique de l'Antéchrist.

Si aucune formule dogmatique n'a été prononcée par Jean, le pape, lui, confesse et proclame que l'unique Seigneur est Jésus, Fils du Dieu vivant.

Puis par l'autorité du Christ, il excommunie à jamais l'Antéchrist en le livrant à son père Satan.

Pendant le « brigandage d'Ephèse », le « contradicitur » prononcé par Hilaire n'a pas modifié les décisions du Concile. La condamnation, lancée par le pape Pierre II ne change rien non plus aux apparences. L'Antéchrist fait périr le pape. Reste le prof. Pauly qui dresse le procès-verbal du Concile et s'unit à la décision du pape. Dans ce procès-verbal, Jean est appelé frère, et le pape *bienheureux père,* sans qu'il soit question de sa suprématie universelle.

Il se produit alors une pseudo-union des Eglises sous l'autorité du mage Apollonius, devenu pape, ou plutôt antipape, soumis à l'Empereur-Antéchrist. Mais quatre jours plus tard dans la nuit a lieu la résurrection du pape Pierre et du père Jean. Alors se réalise l'union **officielle des chrétiens dans la vraie Eglise.**

Tout le problème de l'unité chrétienne se réduit à la reconnaissance du pouvoir de Pierre. L'initiative appartient à Jean, qui ne répète pas d'ailleurs le *Tu es Petrus*, mais se borne à dire :

— « En vue de cette unité chrétienne vénérons notre bien-aimé frère Pierre. Qu'il paisse les brebis du Christ! Frère, qu'il en soit ainsi! »

Le protestant Pauly récite, lui, tout le texte et dit : « Tu es Petrus; jetzt ist es gründlich erwiesen und ausser jedem Zweifel gesetzt » — « maintenant c'est un fait démontré intégralement et établi indubitablement. »

Ce passage est d'une extrême importance. Nous savons déjà que, selon Soloviev, la papauté n'est pas un but, mais un moyen. A quoi bon alors cette reconnaissance solennelle de la papauté par tous les représentants de l'Eglise universelle, au moment même où s'achève l'histoire et où le Christ vient gouverner lui-même ses élus?

Ne semble-t-on pas faire de la papauté un but, en la rétablissant dans l'Eglise triomphante après la résurrection des morts? En réalité il s'agit d'autre chose. L'union ne pourra se produire subitement, ni par force. Il faut s'y préparer. De quelle manière? Soloviev en a déjà parlé dans sa lettre à Tavernier : « il faut, disait-il, s'unir autour du pape dans la mesure indiquée par la conscience de chacun ». L'union ne se produira peut-être pas historiquement, mais la voie qui y conduit est bien déterminée : c'est la voie qui mène à la papauté et non pas celle qui s'en écarte.

Tel est le sens de l'union à Pierre de tous les chrétiens dans les « Trois Entretiens ». On remarque que Pierre n'a rien à reconnaître, et n'est pas tenu de vénérer ses frères comme ceux-ci sont tenus de le faire à son égard. L'union est essentiellement union à Pierre.

Ceux qui s'unissent à lui ne font aucune abjuration; mais leurs formules d'adhésion, s'il est permis de se servir de ce terme, diffèrent les unes des autres. Pour Jean ce n'est que l'invite à une certaine action, manifestant cette union; — « Qu'il paisse! », tandis que pour Pauly, c'est la confession de Césarée de Philippe. On a aussi la preuve que pour Soloviev, à la fin de sa vie comme auparavant, l'idée des rapports mutuels entre le catholicisme, l'orthodoxie et le protestantisme restait parfaitement claire. La séparation existant entre catholicisme et orthodoxie est purement extérieure : la foi orthodoxe, c'est-à-dire la foi des sept conciles oecuméniques et des Pères de l'Eglise, qui est en même temps la foi catholique et romaine, contient l'adhésion au dogme de la primauté de Rome. Il est inutile de recourir, pour la professer, aux paroles de l'Evangile : elle est déjà contenue dans la vraie tradition orthodoxe. Il suffit de manifester son obéissance par une attitude extérieure et visible. C'est ce que fait Jean.

Par contre, les protestants sont en dehors de l'Eglise, parce qu'ils ont renoncé aux fondements mêmes de l'Eglise — à la doctrine repo-

sant sur le dogme théandrique —, à la hiérarchie et aux sacrements. C'est pourquoi le prof. Pauly est obligé de confesser l'enseignement infaillible de l'Eglise. L'Orient et l'Occident sont catholiques, l'Orient et l'Occident appartiennent à la même Eglise. C'est pourquoi l'Orient orthodoxe et l'Occident catholique seuls professent la vérité devant l'Antéchrist. Pauly reste silencieux : il se contente de dresser un procès-verbal, et s'unit plus tard à l'Eglise par une profession de foi. Les deux moitiés de la chrétienté se complètent l'une l'autre.

L'Eglise Universelle doit être catholique, elle doit trouver la plénitude d'unité, c'est-à-dire qu'elle doit assumer et recueillir en elle toute la richesse de l'expérience humaine sous ses formes d'expression nationales.

Cette idée que Soloviev ne cessa jamais de prêcher trouva son expression dernière dans les « *Trois Entretiens* ».

Reste une dernière question : Soloviev resta-t-il officiellement orthodoxe ou s'est-il « converti » au catholicisme?

L'examen de sa doctrine nous a déjà montré que, sous cette forme, la question est mal posée. Soloviev ne pouvait *être « converti » au catholicisme*, puisqu'il se croyait déjà catholique tout en restant orthodoxe.

Comment jugeait-il possible d'entrer en tant qu'orthodoxe en communion avec Rome? Il ne pouvait pas et ne voulait pas passer « à l'Eglise latine » et désapprouvait toute « conversion » individuelle. Mais, d'autre part, Soloviev professait ouvertement sa foi catholique et romaine devant les autorités ecclésiastiques de l'Eglise orthodoxe russe, devant le personnel enseignant de l'Académie ecclésiastique orthodoxe de Saint-Pétersbourg. Pourquoi ne pouvait-il faire de même devant les autorités de l'Eglise romaine?

Il le fit : c'était la conséquence logique de tout son enseignement, le pas qui devait couronner son œuvre.

Le 18 février 1896, deuxième dimanche de Carême, en la fête de saint Léon le Grand, dans la petite chapelle de N.D. de Lourdes (chapelle privée du prêtre catholique russe N. Tolstoï) Soloviev se confessa et, sans faire aucune abjuration, récita le Symbole de Trente et la formule d'adhésion au dogme de la primauté papale, publiée dans sa préface à « La Russie et l'Eglise Universelle » (cfr supra). Ensuite il communia. Les témoins furent D. S. Novski et la princesse Dolgoroukaïa.

Le lendemain le Père N. Tolstoï fut arrêté. Il réussit à s'enfuir à Rome et fit au pape Léon XIII un rapport détaillé de l'adhésion officielle de Soloviev à l'Eglise catholique. En 1910, le prêtre catholique russe Vladimir Abricossov, à cette époque encore laïc, eut une conversation avec G. A. Ratchinski, président de la Société philosophique

et religieuse de Moscou, ami de Soloviev et traducteur de ses œuvres en français.

A la question du P. Abricossov, si Soloviev était catholique, Ratchinski donna d'abord une réponse évasive qui semblait plutôt négative. Mais lors d'un de leurs derniers entretiens il reconnut qu'il savait très bien — ainsi que les amis intimes de Soloviev, comme par exemple le prince S. N. Troubetzkoï [18] — que Soloviev appartenait officiellement à l'Eglise catholique romaine. Plus tard ce témoignage fut confirmé par S. M. Soloviev, prêtre catholique et neveu du philosophe [19]. Il affirma au P. Abricossov qu'il était en possession de documents à l'appui.

En 1910 aussi dans les journaux russes « La Parole russe » (Rousskoie Slovo » des 2 et 5 sept.) et « La Parole contemporaine » (« Sovremennoie Slovo » des 20 et 23 août) parut une notice, où il était dit clairement que Soloviev avait adhéré à l'Eglise Catholique Romaine. Comme on l'apprit plus tard, l'auteur de cette notice était un des disciples et amis les plus intimes de Soloviev, Dimitri Novski, témoin direct de son adhésion au catholicisme.

Le 9 septembre de cette même année 1910, dans le journal français « L'Univers » parut un article du prêtre N. Tolstoï qui avait introduit Soloviev dans l'Eglise Romaine. Cet article confirme tous les faits que nous venons d'exposer.

Le 15 août 1917 fut créée à Moscou la première paroisse catholique russe de rite gréco-russe. Le Père V. Abricossov en fut nommé le recteur.

C'est à cette époque qu'on prit la décision de faire connaître officiellement dans la société russe l'adhésion de Soloviev à l'Eglise de Rome.

On profita de la présence à Moscou de Novski et de la princesse Dolgoroukaïa pour dresser l'acte qui attestait cette adhésion.

Après la mort de Novski, survenue entre 1917 et 1918 cet acte fut transmis au prêtre catholique P. Ourbane qui se trouvait d'abord à Saint-Pétersbourg et passa ensuite en Pologne. Le format de l'acte est celui d'une feuille de papier ordinaire. On avait par négligence omis de le dater. La reproduction exacte de ce document a été insérée dans les nn. 8-12 de la revue catholique russe *Kitiej* (décembre 1927).

Le P. Abricossov qui avait assisté à la rédaction de l'acte affirme l'identité absolue entre la reproduction et l'original [20]. En juillet 1911

18. Philosophe et professeur à l'Université de Moscou, dont il devint plus tard le Recteur.

19. Fils de son frère Michel. Il a publié en 1915 les Poèmes de son oncle avec une biographie assez intéressante.

20. C'est le P. Abricossov lui-même qui m'a aimablement communiqué tous les détails de ses entretiens avec G. A. Ratchinski et ceux qui concernent la rédaction de cet acte. A l'occasion d'une conférence sur Soloviev que j'ai faite en 1947 au cercle littéraire de M. G. Ozeretskovski (6, rue de Saïda, Paris XV[e])

un article du Père N. Tolstoï « *Soloviev — catholique et orthodoxe* » — traduction de son article, publié dans « L'Univers », parut dans le journal russe « Le nouveau temps » (Novoïe Vremia, N° 12679).

Ce que nous écrivons est en plein accord avec les renseignements venus de Rome.

Le Cardinal Rampolla écrivit à Mgr d'Herbigny, auteur de plusieurs travaux sur Soloviev, que ce dernier était mort catholique, ayant été reçu dans l'Eglise romaine suivant un rite établi et approuvé par Léon XIII. C'est durant le dernier séjour de Soloviev en Occident que le même Pontife lui a tracé les règles de conduite à tenir dans la suite. Quant au dossier concernant l'adhésion de Soloviev au catholicisme, il est conservé à la Secrétairerie d'Etat au Vatican [21]. Enfin, dans une lettre — encore inédite — de Soloviev à la princesse E. G. Volkonskaïa, dame d'honneur de la cour impériale et crypto-catholique, nous trouvons ce qui suit :

« En réponse à la question concernant la religion je me suis déclaré orthodoxe-catholique. Que le commissaire de police du quartier se débrouille ! »

La lettre n'est pas datée, mais il y est question d'une critique des conférences du prince S. M. Volkonski, fils de la princesse, que Soloviev devait envoyer immédiatement à la revue *Niva* pour être publiée dans son supplément littéraire. Ainsi la date peut être retrouvée facilement : il s'agit de décembre 1896 ou de janvier 1897.

La phrase au sujet de la religion a trait au recensement de 1896-1897.

« Je me rappelle, remarque le prince P. M. Volkonski, fils cadet de la princesse E. G. Volkonskaïa, que ma mère après avoir rempli la fiche m'a dit : « j'ai fait le signe de la croix et j'ai écrit *catholique*. Soloviev s'en tira autrement ».

On comprendra la difficulté où se trouvaient la princesse Volkonskaïa et Soloviev lors du recensement, si on se rappelle que la législation russe de cette époque ne permettait pas aux orthodoxes de changer de religion. La lettre de Soloviev fait allusion aux conversations, tenues dans la maison des Volkonski concernant la façon de remplir la rubrique dangereuse [22].

Vers la même époque parut dans le journal « Novoïé Vremia » (N° 7618, 14 mai 1897) une lettre ouverte de Soloviev, où il répétait

---

le P. Abricossov a confirmé devant tous les auditeurs l'exactitude de ces renseignements.

21. Cfr les lettres du Cardinal Rampolla, datées du 29.VI.1911 et du 22.VIII.1912 dans l'article de Mgr d'Herbigny : « *Vladimir Soloviev devint-il catholique?* », dans la *Revue du clergé français*, I, 102, pp. 18-33 (1920).

22. Ces renseignements, ainsi que le texte de la lettre inédite (en langue russe) de Soloviev m'ont été communiqués par le prince P. M. Volkonski avec la permission de les publier.

ce qu'il « avait déclaré à plusieurs reprises depuis 1883 », à savoir :

a) qu'il n'avait jamais proposé une *union extérieure* avec Rome (par union extérieure Soloviev entend « un accord fondé sur des raisons d'intérêts et d'avantages matériels ») ;

b) qu'en sa qualité de chrétien il juge toutes les affaires de l'Eglise du seul point de vue de leur conformité à l'esprit chrétien ;

c) qu'une liberté absolue était nécessaire dans toutes les recherches théologiques et scientifiques concernant les études sur l'Eglise.

Si nous comparons cette déclaration à celles qu'il a faites dans les années 80-89, nous apercevons une différence essentielle : Soloviev ne dit plus qu'il reste officiellement membre de l'Eglise russe officielle, c'est-à-dire Synodale, et qu'il espère le demeurer. Sa profession de foi de 1896 détermine la forme nouvelle que prennent ses déclarations.

Soloviev est mort le 31 juillet 1900 chez son ami le prince S. N. Troubetzskoï, à Ouzkoïé, près de Moscou.

Avant sa mort, il reçut les derniers sacrements du prêtre orthodoxe, Belaiev. Cette dernière circonstance tient lieu à plusieurs personnes d'argument décisif pour affirmer que Soloviev a renoncé à son lit de mort à ses « entraînements catholiques » et est revenu à « l'orthodoxie ».

Nous croyons qu'une telle conclusion ne peut être admise. Soloviev, dans l'état où il était, ne pouvait recevoir l'extrême-onction d'un prêtre catholique. A cette époque les lois défendaient aux orthodoxes de changer de religion.

Tout passage à une autre confession était considéré comme nul et non avenu et entraînait des poursuites judiciaires et administratives contre ceux qui osaient aider à pareil « détournement ». De graves sanctions auraient dû frapper le prince Troubetskoï lui-même, si Soloviev avait reçu dans sa maison le saint viatique des mains d'un prêtre catholique.

D'autre part, l'Eglise catholique autorise tout fidèle catholique *in extremis*, c'est-à-dire en danger de mort et dans l'impossibilité de trouver un prêtre catholique, de recevoir l'absolution et la communion d'un prêtre chrétien non catholique, pourvu que son ordination soit valide.

Si Soloviev considérait comme une apostasie son adhésion au catholicisme en 1896, il aurait dû s'en repentir en se confessant avant sa mort à un prêtre orthodoxe. Ce prêtre aurait dû procéder à un acte de réconciliation de l'apostat avec l'Eglise orthodoxe. Rien de tout cela n'a eu lieu. Soloviev n'a rien dit de l'acte de 1896, d'où le P. Belaïev a tiré la conclusion fausse que Soloviev n'avait jamais été catholique [23]. Quant à Soloviev, sa conscience était tranquille, car il

23. Voir le témoignage de ce prêtre, écrit en 1910, dans le Vol. III des Lettres de V. Soloviev, pp. 215-217.

était convaincu qu'entre l'Orthodoxie et le Catholicisme il n'y a aucun schisme formel et que les fameuses « divergences doctrinales » sont inexistantes.

Après sa confession et sa communion, Soloviev vécut encore quinze jours, ne manifesta nullement le désir d'abjurer ses « entraînements catholiques », et ne donna aucun signe de désirer abjurer. Pour le Père Belaïev, Soloviev n'avait jamais cessé d'être orthodoxe. Soloviev ne le contestait pas, nous le savons. Mais le sens où il entendait le mot *orthodoxie* était bien différent de celui que lui prêtaient les prêtres comme Belaïev. Toute la question est là. Soloviev lui-même se croyait toujours orthodoxe. Il n'avait jamais entendu abjurer l'orthodoxie : son adhésion à l'Eglise romaine ne faisait que le confirmer dans son orthodoxie. Quant à l'opinion de la hiérarchie russe, il ne l'avait jamais considérée comme représentant la doctrine de l'Eglise orthodoxe.

*
* *

Un point demande encore quelque explication.

Soloviev ne pouvait « se convertir » au catholicisme parce que la vraie orthodoxie était catholique à ses yeux. Cependant tout en condamnant les « conversions » individuelles, Soloviev écrivait en 1887 au jésuite russe, le Père Martynoff, que c'était là une question purement pratique, dont la solution dépendait des circonstances.

En 1890 la situation personnelle de Soloviev commença à subir certains changements. En 1891 son père spirituel (le Père Barnabas) lui refusa la confession. « Allez vous confesser à un prêtre catholique, lui dit-il [24] ». Ainsi l'Eglise russe, par ses représentants officiels, repoussait Soloviev.

Un autre fait doit être signalé. Soloviev espérait créer une communauté russe unie à Rome. Dans une de ses lettres à son ami François Tavernier (écrite en avril 1894) il parle en effet du mouvement vers le catholicisme qu'il a découvert dans un groupe de « dissidents [25] », désireux d'être dirigés par une hiérarchie légitime de succession apostolique. Comme il n'est pas possible de trouver une telle hiérarchie en Orient, ils ne voient qu'une solution, c'est de la chercher en Occident [26].

On devine l'impression que fit à Soloviev une telle découverte. Il s'aperçut qu'il n'avait pas travaillé en vain depuis douze ans, même du

24. Voir la biographie de V. Soloviev écrite par son neveu S. Soloviev dans l'édition de ses poèmes. Voir aussi Mgr Antoine Khrapovitski, *Le faux Prophète. Œuvres complètes*, t. III, p. 186.

25. *Lettres*, IV, 218.

26. Ces « dissidents » avaient rompu probablement avec l'Eglise orthodoxe russe officielle.

point de vue pratique. Dans sa lettre il demande à son ami de garder le secret et lui promet de lui donner des détails en automne, de vive voix.

L'affaire de ces « dissidents » resta, paraît-il, sans résultats.

Ce qui joua enfin un rôle essentiel pour déterminer Soloviev à adhérer officiellement à l'Eglise catholique est l'insuccès de sa théorie : la réalisation de l'unité chrétienne doit se faire sous forme d'une théocratie universelle, où la Russie remplirait sa mission historique et providentielle.

Dès le début des années 80 il prévoit l'éventualité d'un échec, car il sait très bien que sa prédication est peu écoutée et ses idées mal accueillies.

« Au pays de tourbillons glacés
Au milieu de brouillards aux cheveux blancs
Tu es venue au monde
Mais, ma pauvre enfant, entre
Deux camps hostiles
Tu n'as pas trouvé d'asile ».

Ce petit poème date de 1882, époque où Soloviev s'oriente définitivement vers Rome. Cette « pauvre enfant », c'est toute son ecclésiologie, sa doctrine sur l'Unité chrétienne et sur la théocratie, telle qu'elle s'est incarnée dans son œuvre, « La Russie et l'Eglise Universelle [27] ».

Cette déception est liée, chez Soloviev, à l'idée de la fin du monde et de la venue de l'Antéchrist. Cette idée apparaît dans les mêmes années 80 et suivantes ; Soloviev ne cesse de rappeler la fin du monde et l'avènement de l'Antéchrist, soit en plaisantant, soit sérieusement, dans ses lettres et ses entretiens.

S'il avait perdu la foi dans la Russie, il devait naturellement perdre toute confiance en l'orthodoxie russe, non certes en cette orthodoxie qu'il trouvait dans la tradition authentique et dont il se croyait être un représentant, mais en « l'orthodoxie » officielle.

Si la Russie abandonne sa mission, que devient cette « orthodoxie » ?

Dans une lettre à Tavernier en mai-juin 1896 Soloviev parle encore de la situation actuelle de l'orthodoxie officielle. Il dit notamment que « les peuples chrétiens d'Orient se trouvent dans un tel état que tout succès politique de leur part serait un malheur pour la chrétienté universelle. Par contre, tout progrès des chrétiens occidentaux dans le sens de l'unification serait un bonheur pour tous ». C'est pourquoi Soloviev accueille à bras ouverts le mouvement d'union des anglicans avec Rome.

27. « ...Que fait ma pauvre enfant? » écrit Soloviev, en 1889, à son ami M. Tavernier en lui demandant des nouvelles de la parution du livre (Lettre du 21.II.1889). Les doutes sur la possibilité d'une réalisation de l'union chrétienne se manifestent aussi dans sa correspondance inédite avec la princesse Volkonski (cfr sa lettre de févr. ou mars 1887 (Archive du P. Volkonski, N° 6).

Il souligne qu'il existe un seul centre d'unité légitime et traditionnelle, le Saint-Siège de Rome, et que tous les vrais croyants doivent s'unir autour de lui, ce qui est d'autant plus facile qu'il a perdu tout pouvoir extérieur, et que par conséquent chacun pourra s'y attacher dans la mesure que lui indique sa conscience [28]. C'est aussi vers la fin de sa vie que la convocation d'un Concile oecuménique, seul moyen légitime d'une Union « régulière » entre Orient et Occident, apparut à Soloviev absolument irréalisable. « En ce moment, écrit-il le 8 mars 1900, la convocation d'un Concile oecuménique ne peut avoir aucune valeur pratique, car qui le convoquerait? Le pouvoir du pape n'est reconnu que par les catholiques, quant au pouvoir impérial, il est partagé entre quatre Etats indépendants : la Russie, l'Allemagne, l'Autriche et la Grande-Bretagne [29] ».

Telles sont les causes qui ont déterminé l'attitude de Soloviev vers la fin de sa vie et l'ont poussé à s'unir officiellement avec l'Eglise de Rome.

Il était toujours catholique et orthodoxe dans le vrai sens du mot. Il a changé d'avis au sujet des « conversions individuelles », non à cause du changement de son ecclésiologie, mais à cause de l'approche de la fin du monde, qui imposait à chaque *vrai-croyant* le devoir de s'unir avec Rome « dans la mesure de sa conscience ».

A cette raison venaient s'ajouter la situation intérieure de la Russie qui rendait difficile, sinon impossible, de rester membre de l'Eglise officielle, et la situation internationale qui rendait impossible la convocation d'un Concile oecuménique.

Mais partout et toujours, dans sa personne autant que par ses actes et ses œuvres, Soloviev a voulu prouver aux chrétiens d'Orient comme à ceux d'Occident que chaque Russe peut et doit être catholique et orthodoxe.

*Paris.* Michel GAVRILOFF.

28. *Lettres*, IV, 214-222
29. *Lettres*, IV, 9